

Girault, C. et alii (1981) *Espace et identité nationale en Amérique latine*. Paris, CNRS, 129 p.

Birckel, M. et alii (1983) *Villes et nations en Amérique latine*. Paris, CNRS, 179 p.

Orlando Pena

Volume 29, numéro 76, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pena, O. (1985). Compte rendu de [Girault, C. et alii (1981) *Espace et identité nationale en Amérique latine*. Paris, CNRS, 129 p. / Birckel, M. et alii (1983) *Villes et nations en Amérique latine*. Paris, CNRS, 179 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 29(76), 154–156. <https://doi.org/10.7202/021708ar>

par J.H. Baker, le Japon par G.D. Allinson, la Chine par R. Murphey) où s'est opérée une centralisation étatique dont on peut examiner l'influence sur les villes en faisant la part entre la tradition culturelle et les changements imposés. Dans la troisième partie, la question est de savoir dans quelle mesure le changement culturel est autonome ou non et comment il se reflète dans le paysage. J. Western se penche sur l'Afrique du Sud, S.J. Lewandowski sur l'Inde et J.A. et N.G. Duncan sur deux quartiers huppés à Westchester, N.Y. et à Vancouver.

Selon Agnew, Mercer et Sopher, le recours à la notion de contexte culturel permet non seulement d'éviter les pièges tendus par toute définition rigide de ce que serait la culture, mais aussi de ne pas limiter la recherche des explications à l'intra-urbain. Mais en dépit des vœux et des propres propositions de ces auteurs, on constate dans les autres contributions une grande divergence de vues. Certains, par exemple, ont une conception globalisante de la culture et s'en servent comme facteur explicatif, tandis que d'autres voient plutôt dans la culture ce qui est à expliquer. Ou encore, à une conception du type « genre de vie » s'oppose une idée de la culture comme système signifiant produit et reproduit par l'expérience collective. Alors que certains y cherchent des schémas d'interprétation, d'autres ont la volonté « d'opérationnaliser » ce concept de culture. On note chez plusieurs (Walton, Abu-Lughod, Hall, Lewandowski) une tendance à assimiler culture et idéologie. Même si la justification, tirée de l'économie politique, apporte un éclairage intéressant aux relations du culturel avec le politique, on ne voit pas l'intérêt analytique d'une telle réduction. Cette limitation dans la portée de plusieurs contributions ressort d'autant plus que plusieurs autres courants sont laissés de côté. Il y a très peu sur la sémiotique urbaine (à l'exception relative de Rapoport), sur le vécu, l'expérience, l'imaginaire. Sauf dans le chapitre de Claval, les formes de sociabilité ne sont pas véritablement abordées. S'il est évident qu'aucun ouvrage ne peut traiter de tout, une justification des choix effectués aurait été utile pour mieux en apprécier la portée.

Quoi qu'il en soit, ce livre constitue un jalon significatif de la prise de conscience progressive de la dimension culturelle par les spécialistes des études urbaines. Le but fixé était de soulever des questions pertinentes et de souligner que la ville est autant un produit de la culture qu'un agent de sa genèse : il est atteint.

Vincent BERDOULAY  
Département de géographie  
Université d'Ottawa

GIRAULT, C. *et alii* (1981) *Espace et identité nationale en Amérique latine*. Paris, CNRS, 129p.  
BIRCKEL, M. *et alii* (1983) *Villes et nations en Amérique latine*. Paris, CNRS, 179p.

C'est à l'intérieur d'une série intitulée « Essais sur la formation des consciences nationales en Amérique latine » faisant partie de la collection de la Maison des Pays ibériques de Bordeaux que sont apparus dernièrement ces deux ouvrages. Pour M. Joseph Pérez, directeur de la collection et président de l'Université de Bordeaux III, « il s'agit (dans ces travaux) de réfléchir aux conditions qui ont permis aux jeunes nations nées de la conquête espagnole de prendre conscience de leur originalité, vis-à-vis de l'ancienne métropole, d'une part, les unes par rapport aux autres, d'autre part ». Dans ce processus, l'occupation de l'espace et la fondation des villes ont joué des rôles décisifs, comme les auteurs des différentes études ici commentées tentent de le montrer.

Dans *Espace et identité nationale en Amérique latine*, l'objectif essentiel est de proposer une interprétation historique de l'espace latino-américain, cet espace étant traité comme « produit social », selon la définition d'Isnard. Les travaux sur la genèse des nations haïtiennes et dominicaines, sur l'entreprise de Pedro de Valdivia au Chili et sur le séjour du vice-roi Francisco de Toledo au Pérou, s'alignent clairement dans cette orientation. Il n'y est pas seulement question de l'occupation militaire, politique et économique des territoires concernés, mais aussi

du caractère intrinsèque de la conquête et de ceux qui l'accomplirent, en agissant beaucoup plus en hommes d'État qu'en soldats avides de richesses faciles. La mentalité espagnole du XVI<sup>e</sup> siècle en Amérique est créatrice et expansionniste et les tentatives de Valdivia et Toledo en vue de prendre le contrôle du détroit de Magellan le prouvent.

L'autre apport fondamental de ces travaux découle de la reconnaissance de la valeur des écrits des « chroniqueurs » (*cronistas*) et des historiens de l'époque. Géronimo de Vivar, Pedro Cieza de León, Agustin de Zarate et beaucoup d'autres ont créé graduellement les bases de l'historiographie latino-américaine, tout en fournissant — en même temps — les données et les descriptions qui allaient servir à la consolidation de l'emprise ibérique sur les territoires américains. Une analyse plus serrée des chroniques coloniales laisse apparaître une différence appréciable entre les positions des écrivains espagnols et celles des écrivains créoles dont l'œuvre prend essor surtout à partir de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces nouveaux écrits « sont autant de manifestes de revendication américaine » qui cherchent à exalter l'une ou l'autre région du Nouveau Monde.

Dans ce contexte, les travaux sur le caractère subversif de la géographie en Nouvelle-Espagne et sur les contraintes naturelles de l'organisation de l'espace équatorien semblent pour le moins excentriques. Dans le premier cas, le discours « hérodotien » (dans son expression la plus simple) essaie de nous faire croire que « délibérément ou non, les créoles de Nouvelle-Espagne sont maintenus dans l'ignorance de leur propre géographie » et ceci au profit des intérêts coloniaux de la métropole et des intérêts de classe des grands propriétaires... Une thèse certes intéressante, mais qui valorise trop le rôle de la science géographique dans la marche de l'histoire latino-américaine. Dans le deuxième cas, nous avons droit à une présentation très systématique, mais d'une portée fort peu explicative de l'identité nationale en Amérique latine, des trois principales régions naturelles de l'Équateur. Ce qui aurait pu être un bon travail de géographie descriptive à l'intérieur d'un autre volume, ne trouve pas vraiment sa place dans celui-ci.

La largesse des vues avec laquelle fut structuré l'ouvrage précédent se retrouve, et d'une manière encore plus notable, dans celui intitulé *Villes et nations en Amérique latine*. Les premières collaborations semblent plus pertinentes que les dernières dans la mesure où elles vont chercher certaines bonnes explications de l'affirmation créole, au temps de la Colonie et immédiatement après l'Indépendance politique. Les études sur Lima, Cuzco et Mexico mettent bien en évidence l'importance du phénomène urbain dans l'organisation de l'espace ainsi que dans la « créolisation » de la culture et de la société latino-américaines. On y trouve également une excellente analyse de la perception de l'espace urbain tout au long des trois siècles de l'histoire coloniale de la capitale mexicaine, analyse qui est très révélatrice de la modification des mentalités de ses habitants. Ce processus de changement idéologique va conduire vers l'affirmation, chez les créoles, d'une conscience spécifique plus vaste, d'envergure nationale.

Avec l'examen des villes de la République argentine telles que décrites dans deux récits de voyageurs, nous plongeons décidément dans le XIX<sup>e</sup> siècle latino-américain. Dans ces récits coexistent deux types de villes et de mentalités : l'un relevant de la vie coloniale, calme et monotone, et l'autre, apparemment plus dynamique, rattaché aux efforts des pionniers qui colonisaient le territoire national. C'est la chronique moderne de la construction et de la croissance d'un jeune pays, et c'est là-dessus que repose tout l'intérêt de cette collaboration.

Là où la rupture avec l'esprit central de ces ouvrages devient plus marquée, c'est dans l'analyse du « conventillo » chilien à travers quelques témoignages littéraires ou dans l'étude du développement urbain de Santo Domingo et de Port-au-Prince. L'approche strictement sociologique, dans un premier cas, et le caractère très contemporain des données utilisées dans les autres cas, nous éloignent de l'objectif initialement poursuivi par les chercheurs bordelais, soit de réfléchir aux processus et aux mécanismes qui ont généré l'originalité des nations latino-américaines, et ce pendant la période coloniale et au cours du premier siècle qui a suivi l'Indépendance.

Malgré le manque de rigueur dans la sélection de quelques travaux contenus dans les ouvrages commentés, ce qui leur donne une structure plutôt hétérogène, le sérieux des

recherches qui les supportent, la richesse des sources documentaires consultées et le soin extrême apporté à leur édition, font de ces deux volumes publiés par le Centre national de la recherche scientifique de France et la Maison des Pays ibériques de Bordeaux une référence précieuse pour tous les chercheurs « latino-américanistes » en sciences sociales.

Orlando PENA  
Département des sciences humaines  
Université du Québec à Chicoutimi

CHALIAND, Gérard et Jean-Pierre RAGEAU (1983) *Atlas stratégique, géopolitique des rapports de forces dans le monde*. Paris, Fayard, 224p.

INSTITUT DU PACIFIQUE (1983) *Le Pacifique, nouveau centre du monde*. Paris/Montréal, Berger-Levrault/Boréal Express, 308p.

La politique d'un État est dans sa géographie, disait Napoléon. Ce principe essentiel qui avait été mis sous le boisseau dans la géographie d'expression française depuis près de cinquante ans est en train d'opérer un retour en force qui ne passe pas inaperçu. En d'autres mots, la géographie politique francophone bouge et plusieurs signes révélateurs le montrent ici et là : nouvelles revues, nouveaux thèmes, colloques contribuent à la résurgence d'une branche trop souvent négligée de la géographie humaine.

Dans leur récent atlas stratégique et géopolitique des rapports de force dans le monde, Chaliand et Rageau font œuvre de réhabilitation tout en exorcisant le mot géopolitique des spectres l'ayant trop longtemps entouré et empoisonné. Aussi n'est-il pas étonnant de voir leur atlas dédié au géographe britannique Halford Mackinder (1861-1947), au théoricien de la puissance maritime, l'amiral américain Alfred Mahan (1840-1914), au pionnier de la géographie politique, l'allemand Friedrich Ratzel (1844-1904) et au père fondateur de la géographie française, Paul Vidal de la Blache (1845-1918).

L'atlas stratégique de Chaliand et Rageau constitue, à notre avis, une innovation sans équivalent en France comme à l'étranger et cela de la part d'auteurs ne sortant pas du sérail de la corporation géographique. En effet, pour la première fois depuis longtemps, un atlas francophone devance, par sa conception inédite, les atlas anglo-saxons dans un domaine où ceux-ci ont toujours excellé. Les recherches pour l'élaboration de cet ouvrage se sont adressées aux meilleures sources. De fait, elles ont été confectionnées dans les départements spécialisés de la Library of Congress à Washington, du British Museum et de l'International Institute for Strategic Studies à Londres ainsi qu'à la Bibliothèque Nationale à Paris. Les considérations stratégiques représentent le principe intégrateur ayant guidé les deux auteurs dans la conception et dans les commentaires de leurs cartes. Contrairement à une opinion trop souvent répandue, la géopolitique des rapports de force dans le monde n'est pas seulement militaire mais aussi et surtout globale. Cet éclairage permet de mieux prendre en compte l'ensemble des données qui composent l'équilibre d'un monde, certes militairement bipolaire, mais au sein duquel s'expriment des autonomies politiques vivaces et des puissances moyennes ou régionales.

Parmi les aspects novateurs et décisifs de cet atlas, notons la rupture avec la projection Mercator comme vision d'un monde horizontal et pré-galiléen où les terres sont presque plus massives que les océans. Comme l'avait magistralement montré Siegfried, dès 1955, dans ses *Aspects du XX<sup>e</sup> siècle*, nous sommes entrés sans nous en rendre compte dans l'âge des méridiens. En effet, la généralisation des transports aériens a imposé l'usage de l'arc de grand cercle. D'où ce changement nécessaire de perception dans la géographie politique du monde actuel : avec l'irruption de la politique humaine dans l'espace aérien et dans le cosmos, le monde n'est plus un univers euclidien mais répond davantage aux lois de la géométrie de Lobatchevski et de Riemann. Il faut nous « démercatoriser » car la ligne droite d'Euclide est cosmiquement moins réelle que la ligne courbe des géométries non euclidiennes, ce que savent parfaitement les